

« Il faut casser le temps ! »

ou

**Les discontinuités du temps à l'égal
des discontinuités de l'espace**

Sylvie Lardon

ENGREF-POP'TER Clermont-Ferrand

Domaine des Cézeaux, 24 Avenue des Landais, BP 90 054

63 171 AUBIERE Cedex 9

lardon@engref.fr

Résumé :

Le temps est continu, linéaire et irréversible. Il est du moins considéré comme tel aussi bien dans la vie quotidienne que dans les sciences. Son dual, l'espace, est lui reconnu par des géographes comme organisé, il présente des discontinuités, sa construction n'est pas linéaire et on peut le re-construire. Nous montrons qu'une représentation du temps discontinue, présentant des bifurcations et des retours-arrière fournit au chercheur une vision opératoire pour le diagnostic et la prospective des territoires.

Mots clés : espace, événement, processus, organisation, interaction, projet, territoire

Représentation du temps

Nous avons classiquement une acception continue du temps. Le temps, c'est ce qui s'écoule, ce qui scande notre vie quotidienne. Ce temps physique, universel, est utilisé par les scientifiques depuis qu'il est possible de le mesurer avec nos instruments modernes. Le temps de l'horloge a donné la mesure pour la modélisation des phénomènes : équations différentielles pour rendre compte de l'évolution des systèmes, calculs matriciels pour mesurer des dynamiques de population, ... Même la théorie des catastrophes explique les discontinuités phénoménologiques par la manifestation d'une évolution lente sous-jacente (René Thom, 1993).

Et pourtant ...

Lorsque Palomar regarde les choses du dehors, sa lecture d'une vague prend une autre forme (Italo Calvino, 1985) : « *Le résultat auquel monsieur Palomar est en train de parvenir, peut-être est-il de faire courir les vagues dans le sens opposé, de renverser le temps, d'apercevoir la vraie substance du monde en dehors des habitudes sensorielles et mentales ? ... C'est seulement s'il arrive à [en] garder présent tous les aspects à la fois que peut commencer la deuxième phase de l'opération : étendre cette connaissance à l'univers entier* » . Qu'en est-il de notre regard de scientifique sur le monde ?

Le philosophe Jean-Pierre Dupuy (1991) oppose le temps de l'histoire et le temps du projet. Il démontre que la liberté des choix économiques ne provient que de cette existence d'un temps du projet, à contre-courant. « *L'acteur rationnel de la théorie économique se guide sur ses fins et raisonne de façon régressive, de l'avenir vers le présent. Estimant l'impact des conséquences de ses actions sur les fins qu'il poursuit, il remonte des conséquences souhaitées vers les actions qui les produisent. Ce temps du projet semble bien aller à contre-courant par rapport au flux des phénomènes [...] Phénoménologiquement, nous savons bien que si nous sommes capables d'élaborer des plans et des projets, ceux-ci, dès que nous les mettons à exécution, sont emportés par le flux des phénomènes, et que les choses se passent rarement comme nous les avons voulues* » .

De même, le généticien Albert Jacquard (1991) a montré que nous disposons d'un espace de liberté : « *Finalelement, la réflexion scientifique, en cette fin de siècle, nous fait comprendre que la plupart des processus, même décrits par des formules mathématiques simples, suivent des cheminements aux multiples bifurcations. Si précise que soit la connaissance de la situation initiale, il est impossible de prévoir la situation finale sans parcourir toutes les étapes. Aujourd'hui ne permet pas de prévoir demain* » .

Contre-courant, bifurcations, étapes, ... ces propriétés du temps renouvellent-elles notre compréhension des processus spatio-temporels ?

Les représentations de l'espace

Espace et temps sont liés et génèrent du changement. A partir des approches formelles des relations spatiales et des relations temporelles, nous avons précisé les modalités de traitement des dynamiques spatio-temporelles (Cheylan *et al.*, 1999). Les changements sont relatifs à la « vie », au « mouvement » et à la « généalogie » des entités géographiques. L'étude des changements relève d'un ensemble de méthodes de découpage et de connexion du temps et de l'espace. Cela ouvre sur des démarches de simulation des transformations de l'espace (Claramunt & Lardon, 2000).

Mais peut-on aller plus loin que d'introduire le temps « physique » dans des approches spatiales ? Peut-on, par abduction (Umberto Eco, 1993), s'appuyer sur les conceptions de l'espace pour les inférer au temps ?

Pour Roger Brunet (1980), l'espace est fondamentalement discontinu. C'est pourquoi il peut rendre compte de toute configuration spatiale par un nombre fini de modèles élémentaires combinés entre eux. Ce sont les chorèmes, vus comme un alphabet qui reconstruit les phrases du vivant. L'espace organisé prend alors une intelligibilité, un sens, pour ceux qui l'observent et qui agissent sur lui. La discontinuité de l'espace est engendrée par les maillages administratifs et les découpages des espaces d'action des divers acteurs, les quadrillages par les voies de communication, quelles soient des infrastructures routières ou des nouvelles technologies informatiques, les hiérarchisations donnant plus ou moins de potentiels aux pôles et les contacts plus ou moins diffus ou contrastés produisant des mosaïques. La genèse d'un espace ne résulte pas d'une tendance unique qui se poursuit. Il y a co-existence de forces éventuellement contradictoires, faites d'attractions, de flux, de transformations locales qui s'enchevêtrent et se combinent. L'action de l'homme peut infléchir les évolutions et produire de nouvelles formes, de façon volontaire comme dans les politiques d'aménagement du territoire ou de façon spontanée, par combinaison d'initiatives de développement local.

Qu'en est-il du temps ?

Et si le temps était discontinu et que l'analyse des organisations temporelles nous mettait sur la voie d'explications fonctionnelles ? Ainsi, donnons-nous les moyens de découper le temps en intervalles qui ont du sens et qui s'articulent : le temps de la prise de conscience, le temps de la mise en acte, le temps de la prise de recul, ... Et si l'on pouvait aussi générer du temps, imaginer un futur ? Ainsi, donnons nous les moyens de déclencher un temps nouveau : se projeter dans l'avenir, produire un événement, imaginer un scénario. Plus que la transformation de l'espace dans le temps, c'est la transformation du temps dans l'espace qui est recherché. Le temps devient un objet à façonner dans l'espace. Il s'agit de la construction d'un projet.

Espace et temps pour une prospective des territoires

En concevant un espace et un temps inversés, on peut construire de nouvelles alternatives au devenir des territoires, c'est-à-dire aux interactions entre les hommes, leur espace et leur temps. Nous nous appuyons sur cette hypothèse dans la méthodologie de diagnostic et de prospective des territoires développée pour fournir aux acteurs les moyens de leur propre raisonnement (Piveteau & Lardon, 2002).

Nous constatons que le temps intervient de façon différenciée dans les recompositions territoriales en cours, liées aux récentes lois d'aménagement et de développement durable des territoires (intercommunalités, pays). Non seulement les acteurs ont des temporalités d'actions différentes, mais les procédures politiques imposent des calendriers qui ne sont pas toujours en phase avec les dynamiques des territoires (dates de remise des dossiers, périodes électorales, séquençage des opérations, ...). Les choix stratégiques des acteurs sont alors dépendants de fenêtres d'opportunités ou au contraire de perspectives fermées (rattachement à un territoire constitué, refus ou report, ...). Le déroulement d'un projet sur un territoire est fait de phases mobilisatrices des acteurs et de phases de maturation, d'intenses réflexions et de périodes sans activités. Il se heurte à des circonstances internes ou externes qui introduisent des décalages et parfois des irréversibilités (nouvelles élections, délai de financement, rivalités, ...).

Il nous semble que les difficultés rencontrées dans la construction des territoires proviennent de deux ensembles de faits. D'une part, les territorialités sont « cachées ». Les acteurs n'ont pas exprimé leur vision du territoire, ils n'ont pas anticipé sur ce qu'ils voulaient pour leur avenir. Il importe de redonner la parole aux acteurs et de les aider à dessiner leurs propres territorialités (Debarbieux & Vanier, 2002). D'autre part, les spatialités sont « limitées ». Les acteurs ne participent pas à la conception des territoires, ils ne contribuent pas à la production de formes innovantes de développement. L'usage des représentations spatiales permet de les impliquer et de construire collectivement une vision du territoire (Lardon *et al.*, 2001). Nous proposons une analyse des figures du projet territorial pour accompagner le processus d'apprentissage collectif de prospective territoriale (Debarbieux & Lardon, 2003).

La démarche consiste à se placer en amont du projet à élaborer, dans la phase de la conception même d'une vision collective du territoire. Il s'agit, à partir des structures et des dynamiques actuelles du territoire, de confronter les points de vue des acteurs et d'en extraire les principaux enjeux du territoire. En se plaçant ensuite collectivement en situation de se projeter dans le futur, il est possible de s'accorder sur un scénario souhaitable, porteur des différents projets des acteurs. En déduire par back-tracking les étapes à franchir pour passer de l'image du futur à celle du présent, garantit une certaine cohérence au projet de territoire. D'une part il existe un fil directeur entre les organisations territoriales présentes et les évolutions projetées. Les contraintes spatiales sont respectées et les contraintes temporelles sont explicitées. D'autre part chaque acteur contribue au projet collectif, dans la mesure de ses compétences et de ses moyens d'actions et dans le respect de ses propres motivations et préférences. Les acteurs sont d'autant plus parties-prenantes qu'ils ont la liberté de moyens pour une obligation de résultats qu'ils ont eux-mêmes acceptée.

Construire une prospective du présent en anticipant l'avenir, c'est élaborer un projet de territoire. Pour cela, nous avons besoin de nouvelles représentations de l'espace et du temps. On a déjà bien transformé l'espace, il est temps de s'en prendre au temps.

Références bibliographiques :

Roger Brunet, 1980. La composition des modèles dans l'analyse spatiale. *L'espace géographique*, Paris, 4 : 253-264.

Italo Calvino, 1985. Palomar. Editions du seuil, 123p.

Jean-Paul Cheylan, Denis Gautier, Sylvie Lardon, Thérèse Libourel, Hélène Mathian, Serge Motet, Lena Sanders, 1999. Traitement de l'espace et du temps dans les SIG. Paris, Editions Hermès, 128p.

Christophe Claramunt & Sylvie Lardon (dir.), 2000. SIG et simulations. *Revue Internationale de Géomatique*, 2000/1. Vol 10, 165 pages.

Bernard Debarbieux & Sylvie Lardon (dir.), 2003. Les figures du projet territorial. Editions de l'aube, Datar, 267p.

Bernard Debarbieux & Martin Vanier (dir.), 2002. Ces territorialités qui se dessinent. Editions de l'aube, Datar, 267p.

Jean-Pierre Dupuy, 1991. Temps du projet et temps de l'histoire. IN R. Boyer, B. Chavane, O. Godard (dir.) : « Les figures de l'irréversibilité en économie ». Paris, Editions de l'EHESS, pp 97-134.

Umberto Eco, 1993. De superman au surhomme. Editions Grasset, Paris, 245p.

Sylvie Lardon, Pierre Maurel, Vincent Piveteau (dir.), 2001. Représentations spatiales et développement territorial. Paris, Editions Hermès, 437p.

Albert Jacquard, 1991. Voici le temps du monde fini. Editions du Seuil, 184p.

Vincent Piveteau & Sylvie Lardon, 2002. Les représentations spatiales à l'épreuve de l'évaluation. In Baslé M., Dupuis J., Le Guyadec S. (dir.) Evaluation, action publique et collectivités. Tome 2, pp 207-260.

René Thom, 1993. Prédire n'est pas expliquer. Editions Champs, Flammarion, 175p.

